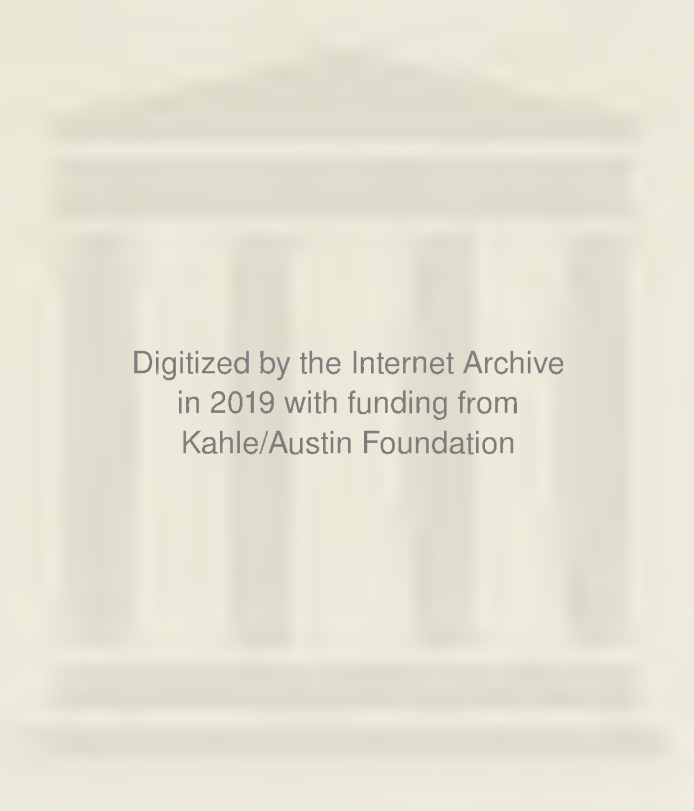


BV
2815
.A3A3

NUNC COGNOSCO EX PARTE



THOMAS J. BATA LIBRARY
TRENT UNIVERSITY



Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Kahle/Austin Foundation

20
L'Aradie

Ses Missionnaires

JÉSUITES
RÉCOLLETS — CAPUCINS
PRÊTRES DES MISSIONS ÉTRANGÈRES
SULPICIENS



MONTREAL

—
Les Editions du "DEVOIR"

1925

EV0815 . A3 H3

(Tous droits réservés, Ottawa, 1925)

Cette brochure réunit cinq articles, d'abord publiés dans le Devoir et que la bienveillance des auteurs nous permet d'offrir présentement au public sous une forme plus durable.

Les lecteurs du Devoir n'ont pas oublié le caractère et l'objet premier de ces articles. Aux cinq auteurs, on avait simplement demandé quelques notes sur l'action, en Acadie, des grands corps religieux auxquels ils appartiennent. On ne prétend donc point ici donner le récit complet de la première histoire religieuse de l'Acadie (il n'y est forcément question, par exemple, que de façon incidente de l'action des évêques de Québec et des séculiers), mais, tels quels, ces articles offrent, on en conviendra, un intérêt de premier ordre.

Nous disons de nouveau aux auteurs notre profonde gratitude, et nous offrons avec confiance cette petite brochure à tous ceux qui aiment notre passé catholique et français, à tous ceux aussi qui veulent de plus en plus intime la fraternelle collaboration des Acadiens et des Canadiens français.

L'Acadie, ses missionnaires

LES JÉSUITES

PAR LE R. P. EDOUARD LECOMPTE, S. J.

L'Acadie fut le premier théâtre du zèle des Pères de la Compagnie de Jésus dans la Nouvelle-France.

En ce temps-là, — premières années du XVII^e siècle — la péninsule acadienne (aujourd'hui Nouvelle-Écosse) était occupée par les Micmacs ou Souriquois. Les Français y avaient abordé à diverses époques. En 1605, de Monts avait fondé Port-Royal (aujourd'hui Annapolis). Henri IV avait, deux ans plus tard, confirmé le baron de Poutrincourt dans son titre de gouverneur de Port-Royal et du pays environnant, mais en spécifiant d'amener avec lui des religieux de la Compagnie de Jésus pour la conversion des sauvages. Ce ne fut que le 26 janvier 1611 que, après bien des retards et des embarras de toute sorte, les Pères Pierre Biard et Ennemond Massé purent mettre à la voile sur la *Grâce-de-Dieu*. Leur navire fort petit, mal équipé, secoué comme une coquille sur le vaste océan, n'entra dans la rade de Port-Royal que le 22 mai, jour de la Pentecôte.

Avec eux, la Compagnie de Jésus mettait le pied sur la terre canadienne. Elle ne devait plus la quitter, sauf de 1613 à 1625, puis durant les trois années de l'occupation de Kertk (1629-1632) et l'intervalle qui s'écoula depuis son extinction à Québec en 1800 et son retour sur nos bords en 1842.

Deux ou trois prêtres séculiers les avaient pré-

cédés en Acadie; ils n'avaient fait que passer. L'un d'eux, l'abbé Fléché, ignorant tout de la langue sauvage, avait par interprète, tant bien que mal, essayé de préparer au baptême plusieurs Micmacs et de fait les avait baptisés. Ces malheureux n'en savaient pas plus long que les payens sur les mystères de notre foi et la règle des mœurs. Tout était à faire ou à refaire.

Le premier soin des Jésuites fut d'apprendre la langue de leurs ouailles. Le P. Biard fait ici une remarque que peuvent corroborer tous les missionnaires qui se mettent à l'école des sauvages, à savoir que "ce n'est pas une petite chose de tirer des sauvages les mots mêmes qu'ils ont". Ils s'y vouèrent tous deux de manière différente.

Le P. Massé prit la méthode empirique. Il se jeta dans les bois parmi les Indiens, vécut de leur vie, sans ordre, sans nourriture, toujours en courses, attentif cependant à ne rien perdre de ce qu'il pouvait apprendre et à s'en servir pour parler de Dieu et de son beau ciel. Cette vie intense et poussée à fond avait fait de cet homme vigoureux un squelette. Il dut, après plusieurs mois d'absence, prendre le chemin de Port-Royal, "heureux, écrivait le P. Biard, d'avoir beaucoup paty pour le nom de Jésus-Christ et d'avoir mis au Paradis quelques âmes d'enfants et d'adultes."

Le P. Biard, lui, s'était fait l'élève d'un jeune sauvage intelligent. Le difficile était de tenir ce maître en place. Pour le faire patienter, écrit le missionnaire, "je mettais devant lui le plat rempli et la serviette dessous, car à tel trépier se rendent les bons oracles: hors de là, Apollon et Mercure défont aux sauvages". Peu à peu les PP.

Biard et Massé parvinrent à se faire une langue ecclésiastique, accessible à l'intelligence des sauvages et purent, vers la fin de 1612, composer un petit catéchisme *en sauvageois*. La moisson, jusque-là, était petite: le baptême de dix-sept enfants et de quelques adultes en danger de mort. Mais l'espoir restait grand dans leur cœur.

Entre temps, des difficultés avaient surgi entre le jeune Biencourt et les Jésuites. Fils du baron de Poutrincourt, il gouvernait Port-Royal en l'absence de son père. Il se crut tout permis, voire s'ingérer dans l'administration du baptême aux adultes, dans la tolérance des pratiques superstitieuses des sauvages, dans l'inhumation des chrétiens en dehors du cimetière catholique. La marquise de Guercheville, toute-puissante à la cour, était la grande bienfaitrice de la mission; encore récemment elle avait aidé Poutrincourt à nolisier un navire riche en provisions pour Port-Royal réduit à la portion congrue. Sur le vaisseau se trouvait le Frère du Thet, coadjuteur temporel de la Compagnie de Jésus, chargé de surveiller les biens de la marquise. Il remarqua les infidélités commises par l'administrateur du navire et, arrivé à Port-Royal en janvier 1612, il dénonça le coupable au gouverneur. Au lieu de procéder à l'enquête demandée, Biencourt prit fait et cause pour l'accusé, s'emportant de plus en plus contre les membres de la Compagnie.

Retourné en France, le Frère du Thet rendit compte à Mme de Guercheville de ce qui s'était passé et de l'état de la mission. Aussitôt la marquise, qui avait obtenu du sieur de Monts la cession de ses droits sur toute l'Acadie, des deux côtés de la baie Française, sauf la seigneurie de Port-Royal,

décide la création d'un autre établissement où le zèle des missionnaires puisse se mouvoir en liberté. Elle frète à Honfleur un navire pourvu de toutes choses pour un an. Elle obtient deux Jésuites, le Père Quentin et le Frère du Thet. Le vaisseau part le 12 mars 1613 et sur la fin de mai jette l'ancre devant Port-Royal. Muni d'une charte signée de la reine qui permet aux Jésuites de Port-Royal de quitter ce poste sans la permission du gouverneur, le chef de l'expédition, de la Saussaye, embarque les deux Pères et se dirige vers le continent, à l'entrée de la rivière Pentagoët. L'endroit est favorable, on y plante la croix et on le nomme Saint-Sauveur.

Les Pères se mettent tout de suite en relation avec les sauvages. Ce sont des Etchemins, alliés et voisins des Souriquois, "peuplade fort commode", dit le P. Biard; et déjà il saisit la facilité que les missionnaires auront de rayonner de là vers les tribus environnantes des Micmacs et des Abénakis. Mais les jours de la mission acadienne sont comptés.

Au mois de juin 1613, voici que Samuel Argall, commandant un navire bien monté en hommes et en canons, quitte le port de Jamestown en Virginie, cingle vers le nord, apprend l'existence de Saint-Sauveur, se dirige à pleines voiles sur ce poste et, arrivé à une petite distance, ouvre un feu nourri de mousqueterie. Le Frère du Thet est mortellement blessé d'une balle et meurt, le lendemain, entre les bras du P. Biard.

Les Français et les Jésuites sont faits prisonniers. Le P. Massé est mis dans une chaloupe avec d'autres prisonniers et livré aux hasards de la mer: la

mer leur est douce et ils parviennent en France. Argall conduit les PP. Biard et Quentin à Jamestown, en repart avec eux pour venir piller et détruire l'établissement de Port-Royal. Puis, le 9 novembre, il remet à la voile, est assailli par une violente tempête qui disperse sa flottille et c'est à grand'peine qu'il peut rentrer à Jamestown.

Pendant ce temps, les PP. Biard et Quentin, montés alors sur un autre vaisseau, sont portés vers les îles Açores. Là, pour ne pas exposer la vie du capitaine anglais Turnel, qui s'était montré bienveillant, ils se condamnent à rester cachés à fond de cale pendant plus de trois semaines. Libéré des perquisitions portugaises, Turnel reprend la mer au mois de janvier 1614, se dirige vers l'Angleterre, où il recommande chaleureusement les deux Jésuites. Le gouvernement anglais les fait tout aussitôt conduire en France par Douvres et Calais.

Appelée à porter secours aux Récollets, établis à Québec depuis 1615, la Compagnie de Jésus revint au Canada en 1625. A plusieurs reprises ses fils déployèrent leur activité en Acadie, surtout au nord de la péninsule, dans l'île du Cap Breton, sur l'isthme de Chignectou, le long de la rive occidentale de la baie Française, et au nord sur le littoral du golfe Saint-Laurent.

Le première fois, c'est en 1629. Le P. Vimont est jeté par la tempête sur l'île du Cap Breton. Le P. de Vieuxpont le rejoint bientôt, victime lui aussi d'un naufrage contre les rochers de Canseau. Sans perdre une minute, ils s'emploient à la conversion des sauvages. Ils ne peuvent y séjourner longtemps (1629-1630). Kertk s'est emparé de

Québec et a décrété le renvoi en France des colons et des missionnaires.

Le Canada rendu à la France en 1632, les Jésuites reviennent aussitôt. Deux d'entre eux, les PP. Daniel et Davost, s'établissent au Cap Breton. L'île Miscou, à l'entrée de la baie des Chaleurs, reçoit aussi des missionnaires, les PP. du Marché et Turgis. A peine arrivés, ils ont à combattre le scorbut qui a éclaté parmi les colons. Le P. du Marché saisi par le fléau est contraint de repasser en France. Le P. Turgis continue de prodiguer les trésors de son cœur parmi ses ouailles si terriblement éprouvées, jusqu'à ce qu'il tombe lui-même victime de son dévouement.

D'autres missionnaires viennent à la rescousse. De Miscou leur zèle s'étend au continent, au sud de la baie des Chaleurs, à Miramichi, à Richibouctou, à Chédabouctou, en Acadie, du Cap Breton à la baie de Gaspé. Ils baptisent bon nombre d'enfants en danger de mort et convertissent quelques adultes.

A leur retour au Canada les Récollets succédèrent aux Jésuites dans ces missions du nord de l'Acadie. Le territoire du Nouveau-Brunswick et du Maine, qui s'étend de la rivière Saint-Jean au Kénébec, et qui, même après le traité d'Utrecht (1713), passait pour la partie occidentale de l'Acadie, fut longtemps encore desservi par des missionnaires de la Compagnie de Jésus. A la fin du XVIIe siècle et au début du XVIIIe, trois postes principaux groupaient autour des Pères les Abénaquis, fidèles alliés des Acadiens: la mission des Malécites sur la rivière Saint-Jean, celle de Pentagoët sur la rivière de ce nom, et la mission de Nanrantsouak

au bord du Kénébec. Cette dernière avait été fondée par le P. Sébastien Rasle, considéré comme le plus grand apôtre des Abénaquis. Tombant sous les balles des puritains de la Nouvelle-Angleterre pour la défense de son troupeau, il scella de son sang un apostolat de trente-cinq années merveilleusement fécondes (23 août 1724).

Vingt ans plus tard, on voit le P. Charles Germain diriger la mission de la rivière Saint-Jean et se rendre en même temps utile au gouverneur de Québec, pendant la guerre de la succession d'Autriche qui eut son contre-coup au Canada. Renseigné par les sauvages, les Acadiens et les officiers français, il renseignait à son tour le gouverneur et l'intendant.

Survinrent l'inique déportation des Acadiens et la prise des forts Beauséjour, Gaspareau et Ménagouet. Montcalm loua la conduite du missionnaire. Le commandant Boishébert, dit-il, "tint toujours la portion de l'Acadie qui nous restait depuis la prise des forts, et maintint dans notre affection, avec l'aide du P. Germain, Jésuite, les malheureux restes des Acadiens errants dans les bois". Après la cession du Canada à l'Angleterre, le P. Germain se retira à Saint-François-du-Lac où il mourut le 5 août 1779.

La Compagnie n'envoya plus de missionnaires en Acadie, *versus Acadium*, comme disaient ses catalogues. Le bref de Clément XIV, en 1773, la supprimait dans le monde entier.

Rétablie en 1814 et revenue au Canada en 1842, elle ne poussa point ses fondations vers l'est au delà de l'ancienne métropole de la Nouvelle-France.

ÉDOUARD LECOMPTE, S.J.

LES RÉCOLLETS

PAR LE R. P. HUGOLIN, O. F. M.

A trois provinces françaises distinctes de religieux récollets (ancienne branche de l'Ordre des Frères Mineurs ou Franciscains) furent confiées, à des époques diverses et sur des territoires différents, les missions de l'Acadie: province de l'Immaculée-Conception en Aquitaine, province de Paris ou de Saint-Denis, et province de Bretagne.

Les premiers Récollets que l'on vit en Acadie sont ceux de la province d'Aquitaine. Ils y arrivèrent en 1619, alors que l'occasion désirée et cherchée par eux de passer en Amérique leur fut donnée "par les associations qui furent faites à Bordeaux en 1619, l'une pour la pesche sédentaire et l'autre pour le commerce des pelleteries..."¹

Ils arrivèrent à Port-Royal cette année même. A cette date l'Acadie française, c'était uniquement le fort de Port-Royal (aujourd'hui Annapolis dans la Nouvelle-Écosse) sur la Baie de Fundy; mais l'Acadie indigène, c'était la contrée des sauvages Souriquois, Micmacs, Malécites, Abénaquis et autres tribus algonquines.

Il passa, de France en Acadie, entre 1619 et 1624, au moins six Récollets. Nous avons les noms de quatre d'entre eux: ce sont les pères Sébastien, Jacques de La Foyer, Louis Foutiner et Jacques Cardou. Sur les trois venus en 1619, l'un demeura à Port-Royal, les deux autres dirigèrent leurs pas, l'un vers la rivière Saint-Jean, à quinze lieues au

¹ Chrestien Leclercq, *Premier établissement de la Foy*, 1, p. 239.

nord du fort, l'autre beaucoup plus loin, vers l'Île Miscou, au large de la Baie des Chaleurs. A Miscou, la pêche sédentaire était établie cette année même 1619.

"Ces moines, écrit M. Rameau,² reprenaient ainsi çà et là l'œuvre interrompue de Poutrincourt et des Pères Jésuites dans l'apostolat des indigènes; mais ils eurent aussi cette utilité de tenir rattachés à la civilisation les Français dispersés dans ces solitudes; ils purent aussi régulariser quelques fois les unions grossières contractées entre les Français et les squaws; plusieurs des compagnons de Bien-court et de Latour avaient eu en effet des enfants dans ce libertinage; Latour lui-même eut ainsi vers 1626 une fille nommée Jeanne, et son mariage fut un de ceux que consacrèrent les Récollets, car il paraît par un acte authentique, que Jeanne de Latour fut légitimée."

Le père Sébastien mourut de misère et de faim en se rendant de Miscou à la rivière Saint-Jean en l'année 1623. Il vivait parmi les sauvages "dont il possédait fort bien la langue, et qu'il instruisait avec contentement."³

La Société des Marchands de Bordeaux fut dissoute en 1623. Alors⁴ ou en 1628, d'après Leclercq, par suite de la ruine de Port-Royal et des postes français du littoral amenée par les Anglais, les Récollets durent quitter l'Acadie. Trois d'entre eux traversèrent à pied les forêts du Nouveau-Brunswick et se rendirent à Québec, chez les Récollets de

² *Une colonie féodale*, 1, p. 74.

³ Sixte Le Tac, *Histoire chronologique*, p. 119.

⁴ Luc Wadding, *Annales Fratrum Minorum*, XXV.

cette ville. L'Acadie reconnue possession française par le traité de Saint-Germain-en-Laye de 1629, les Récollets d'Aquitaine retournèrent y reprendre leurs labeurs. Ils s'y signalèrent "par le mérite de leurs travaux et de leur zèle à l'égard des Français et des sauvages autant de temps que les affaires des premiers (les Marchands associés de l'Acadie) furent en état de soutenir leurs entreprises, et que l'esprit de paix régna parmi ces messieurs." ⁵

En 1633, Richelieu confiait aux Capucins les postes français de l'Acadie et donnait ordre à Latour de faire repasser en France tous les autres missionnaires de l'Acadie. ⁶ Il n'y a pas de doute que quelques Récollets demeurèrent en Acadie de longues années encore auprès des sauvages, car on trouve leurs traces en Acadie jusqu'en 1645; il y avait un Récollet au Fort Latour en cette année et deux à la Rivière Saint-Jean. Mais en 1645, ils se retirèrent auprès de leurs frères en saint François, les Capucins, qui les avaient remplacés à Port-Royal.

Vers 1664, il y avait à Port-Royal comme curé un "cordelier", le père Laurent Moulin. C'est ce religieux qui fit en 1671 le recensement de l'Acadie sous la direction de M. de Grandfontaine. ⁷ Ce religieux n'appartenait sans doute pas à la province des Récollets d'Aquitaine. Le service de ceux-ci en Acadie paraît bien prendre fin vers 1645, ou au plus tard en 1654, lorsque l'Acadie fut de nouveau conquise par les Anglais. Rendue à la France en 1667 par le traité de Bréda, Mgr de Laval put enfin

⁵ Leclercq, *Premier Etablissement de la Foy*, I, p. 466.

⁶ Faillon, *Histoire de la Colonie*, I, p. 280.

⁷ Moreau, *Histoire de l'Acadie*, p. 275.

envoyer du Canada en ce pays des secours religieux aux Français et aux sauvages.

Les Récollets de la province de Paris ou Saint-Denis, venus au Canada en 1615, rentrés en France en 1629, lors du coup de main des Kertk, avaient pu revenir dans la Nouvelle-France en 1670. Ils ne tardèrent pas à diriger leur zèle vers l'Acadie, où l'on peut les suivre jusque dans le siècle suivant, desservant les Français et évangélisant les sauvages.

Le Père Claude Moireau est l'un des premiers que l'on y rencontre. En 1676 ou peu après, il est chargé des sauvages de la Rivière Saint-Jean, avec résidence principale, semble-t-il, à Médoctec, huit milles au-dessous de la ville actuelle de Woodstock. Le Père Simon de la Place lui succéda dans ce ministère. Né à Rouen en 1657, il entra dans l'Ordre de Saint-François en 1673. Mgr de Saint-Valier le tenait en haute estime. Il mourut en odeur de sainteté au milieu de ses chers sauvages le 1er janvier 1699. La translation de son corps à Québec, sur les ordres du gouverneur du Canada, fut triomphale. "Quatre cents sauvages, écrivait à sa mère son frère, le Père Hyacinthe, Récollet lui aussi, en mai 1705, l'ont apporté avec beaucoup de vénération, l'entourant de leurs larmes et de leurs gémissements, de ce qu'on leur ôtât un corps qui leur faisait autant de bien après sa mort que pendant sa vie." Ses restes furent ensevelis dans l'église des Récollets de Québec. Le Père Hyacinthe écrivait encore, le 20 octobre 1710: "Je suis ici dans une grande consolation, en voyant l'applaudissement général que l'on donne au Père Simon, mort en odeur de sainteté... Je travaille à la *vie* de mon frère dont on m'apporte des témoignages de

tous côtés et des miracles qui se sont produits pendant sa vie.”⁸

Depuis 1921, les Franciscains ont reparu sur l'ancien champ d'apostolat de ces pionniers de l'Évangile, les Récollets. A quelque cinquante milles plus haut que l'ancien Médoctec, sur la Rivière Saint-Jean également, ils ont la charge d'une réserve d'Indiens Malécites, restes de ces anciennes tribus qu'évangélisèrent les Récollets de jadis, et desservent en outre huit missions de Blancs.

Les paroisses ou missions de Port-Royal, du Bassin des Mines, de Beaubassin, de Miramichi, furent tour à tour ou simultanément desservies par les Récollets. Port-Royal ayant été pris par les Anglais en 1710, l'année suivante le gouverneur fit surprendre le Père Justinien Durand, pendant qu'il célébrait le Saint Sacrifice, et l'envoya prisonnier à Boston avec cinq habitants.⁹ Les Récollets payaient de la sorte leur fidèle allégeance à la France. Cette fidélité, elle était d'ailleurs commune à tous les missionnaires. Deux ans plus tard, un autre Récollet, le Père Félix Pain, curé de Beaubassin, écrivait au gouverneur du Canada, M. de Vaudreuil, le 8 septembre 1711 :

“Les Anglais assurent fort qu'il y a une armée qui est allée au Canada au nombre de quinze à vingt mille hommes, y compris quatre mille qui doivent aller par terre, commandée par M. de Nicholson. Je souhaite, monsieur, qu'ils soient bien battus, et que vos armes soient victorieuses.

⁸ Archives provinciales des Franciscains du Canada. Copie de documents obtenus en France.

⁹ Abbé Casgrain, *Les Sulpiciens en Acadie*, p. 275.

“Le P. Bonaventure (Récollet, curé du Bassin des Mines) a commencé une neuvaine dans sa paroisse pour la prospérité de vos armes. Je pars au premier jour pour me rendre à ma mission de Beaubassin, où je demeurerai, en me méfiant toujours fort de MM. les Anglais, sur lesquels il me paraît qu’il n’y a point de fond à faire sur leurs promesses; et je commencerai, aussitôt que j’y serai arrivé, une neuvaine, et après la neuvaine des prières publiques, jusqu’à ce que nous puissions avoir des nouvelles qui nous apprennent le bon succès de vos armes.

“Il ne me reste plus, monsieur, qu’à vous assurer que j’entretiendrai toujours nos habitants dans la fidélité qu’ils doivent au Roi, afin qu’ils puissent être toujours prêts à exécuter avec une parfaite obéissance les ordres qu’il vous plaira d’envoyer pour le service de Sa Majesté...”¹⁰ Le Père Bonaventure écrivait au gouverneur dans le même sens.

La France dut néanmoins céder l’Acadie à l’Angleterre en 1713, et le traité d’Utrecht de cette année scella à jamais le sort de l’Acadie. Les missionnaires n’abandonnèrent pourtant pas les Acadiens ni les sauvages. Le traité au reste assurait aux habitants le libre exercice de leur religion et l’on voit des Récollets dans cette partie de l’Acadie jusqu’en 1728.

La France toutefois voulut se créer d’autres colonies dans ces parages, et elle entreprit de se fortifier dans l’île Royale (Cap-Breton) et dans l’île Saint-Jean (Ile du-Prince-Édouard). Louisbourg et Port Lajoie furent créés et les Acadiens de la terre ferme, maintenant possession anglaise, furent invi-

¹⁰ Correspondance générale, vol. 32.

tés à se réfugier dans cette seconde Acadie. C'était ouvrir aux Récollets un nouveau champ d'apostolat, et ceux de la province de Bretagne entrent en scène.

L'Ile Royale fut desservie par ces Récollets et par ceux de la province de Saint-Denis, simultanément ou à tour de rôle, selon les circonstances, jusqu'à la prise de Louisbourg par les Anglais. Après 1731, les seuls Récollets de la province de Bretagne furent chargés du service religieux de l'Ile Royale et de l'Ile Saint-Jean, avec des prêtres séculiers, et un Récollet y était grand vicaire de l'évêque de Québec. Dans l'Ile Saint-Jean, les Récollets étaient arrivés en 1724.

Sur la terre ferme, du côté de la Baie des Chaleurs, à Ristigouche et ailleurs, les Récollets de la province de Saint-Denis avaient aussi des missions. On y relève, en 1728, le nom du Père Gélase, qui fut remplacé dans ces parages, en 1731, par le Père Luc. A Miramichi, les Récollets furent les premiers missionnaires. Le Père Emmanuel Jumeau y était dès avant 1685.

Plus au nord encore, dans la péninsule gaspésienne, les Récollets, dès 1673, y évangélisèrent les sauvages, tout en faisant le service religieux pour les Français attirés par la pêche. Ce fut le domaine du célèbre Père Chrestien Leclercq. En 1690, Percé fut saccagé par les Anglais, et ce fut la fin de la mission des Récollets dans ces parages.

P. HUGOLIN, o.f.m.

LES CAPUCINS

PAR LE R. P. ALEXIS, CAP.

On nous annonce que le R. Père Candide, un de nos religieux du Canada actuellement en France, a dessein de publier, l'an prochain, un ouvrage relatif à la mission des Capucins¹ en Acadie. Il a découvert, nous dit-on, à la Bibliothèque nationale de Paris et à Rome, des documents nouveaux d'un vif intérêt. Cette nouvelle satisfera les érudits qui regrettent le silence qui s'est fait depuis deux siècles sur l'œuvre fort honorable de nos anciens.

En attendant l'apparition de ce livre, qu'il nous soit permis de résumer brièvement, à l'intention des lecteurs du *Devoir*, une série d'articles de haute valeur parus naguère aux États-Unis et restés presque inaperçus parmi nous.¹

La mission des Capucins en Acadie doit sa naissance au Père Joseph du Tremblay, qui occupait sous Richelieu une position analogue à celle de ministre des Affaires étrangères.

Ce grand homme est universellement admiré en tant que profond politique; mais beaucoup ignorent qu'il fut également un écrivain mystique, un fondateur d'Ordre, un prédicateur, et le dévoué protecteur des missions à l'étranger. Sous sa forte impulsion les Capucins arrêterent en France la propagande protestante qui menaçait de tout

¹ *Records of the American Catholic Historical Society of Philadelphia.* The Capuchins in Acadia and Maine, by Rev. John Lenhart, O.M. Cap. Sept., and Dec. 1916, March 1917.

envahir, ramenèrent au giron de l'Église la province de Languedoc et convertirent dans l'Ouest plus de cent mille huguenots.

Nommé par Rome, en 1623, préfet apostolique des missions capucines françaises, il fonda, dans l'espace de dix ans, les missions d'Angleterre, de Turquie, de Grèce, d'Asie-Mineure, de Syrie, d'Arménie, de Mésopotamie, de Perse, de Palestine, d'Égypte, d'Abyssinie, de Tunis et du Maroc.

Il confia enfin aux Capucins de la province de Paris la mission qui nous occupe dont, en gage de sympathie, il voulut rester le préfet et le protecteur officiel jusqu'à sa mort (1638). La mission d'Acadie semble avoir partagé la destinée de ce malheureux pays; elle souffrit beaucoup comme lui, et, malgré l'héroïsme de ses membres, sombra dans les désastres de la guerre.

* * *

Lorsque le traité de Saint-Germain rendit à la France ses colonies d'Amérique (mars 1632), la Cour offrit aux Capucins les missions canadiennes. Mais ces gens simples, trouvant peu séant de récolter dans un champ où d'autres avaient semé, refusèrent. On fit alors une cote mal taillée. Les Jésuites rentrèrent à Québec et les Capucins furent chargés de l'Acadie.

Le gouverneur de la colonie restaurée, choisi par le P. Joseph, était un chevalier de Malte, le commandeur de Razilly, homme doué de qualités éminentes mais auquel le temps manqua pour donner sa mesure. Il frêta deux navires: l'*Espérance en Dieu* et le *Saint-Jean*. Trois cents pas-

sagers, parmi lesquels six Pères capucins, l'accompagnaient. Après une heureuse traversée il jeta l'ancre dans le port de la Hève (août 1632), à l'ouest d'Halifax, et commença la construction d'un fort. Ses colons s'établirent autour de lui. La Hève devint donc la première capitale de l'Acadie.

Ce ne fut point pour longtemps. Razilly étant mort prématurément, en 1635, son successeur, d'Aulnay, transporta les établissements administratifs au nord de la péninsule, à Port-Royal (Annapolis) où la plupart des émigrants le suivirent.

D'Aulnay n'était point indigne de l'héritage qui lui incombait; mais, perpétuellement harassé par la rébellion de l'aventurier Latour et par les incursions des Anglais, il mourut (1650) avant d'avoir parachevé son œuvre. Après lui ce fut la guerre civile entre Leborgne et Latour (1653), puis une nouvelle apparition des Anglais, la prise de Port-Royal, et la seconde conquête de l'Acadie (1654).

La colonie comptait alors environ cinq cents colons français, et ses établissements jalonnaient la côte du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Écosse jusqu'à Pomaquid (Maine). Ces postes étaient fréquentés, l'été, par de nombreux marins français qui venaient pêcher la morue et repartaient aux premiers froids. Dans l'intérieur, elle s'étendait jusqu'à la rivière Kennebec, peuplée de sauvages Micmacs et Abénaquis.

C'est donc auprès des colons, des sauvages, des pêcheurs et des soldats casernés dans différents postes que les missionnaires capucins travaillèrent.

Qu'ils aient travaillé avec grand zèle, on n'en saurait douter. Nous en avons d'ailleurs un témoignage dans un mémoire officiel adressé à son gouvernement par Razilly: "Les Pères capucins, par leurs exemples, nous ont si bien conduits que, par la grâce de Dieu, le vice ne règne pas dans cette *habitation*; et, depuis que j'y suis, je n'ai pas trouvé lieu de châtiment: la charité et l'amitié y sont sans contrainte...

"Quant aux sauvages, ils se soumettent à toutes les lois qu'on veut leur imposer, soit divines soit humaines, reconnaissant Sa Majesté Très Chrétienne pour leur Roi."

On le voit, les sauvages ne furent point abandonnés. Les Micmacs et les Abénaquis, gagnés de bonne heure à la cause et à la religion des Français, nous sont toujours demeurés fidèles dans la bonne et la mauvaise fortune. Ni l'or des Anglais, ni les séductions des protestants n'ébranlèrent jamais leur constance. Ils ont gardé précieusement le souvenir de leurs premiers missionnaires les *pieds nus*, ainsi que celui des *robes noires*, qui firent d'eux des chrétiens.

L'espace nous manque, et aussi les documents, pour déterminer avec certitude les nombreux postes que, sur les côtes et dans l'intérieur des bois, visitaient les missionnaires. Il suffira de mentionner ici les stations permanentes:

Port-Royal; depuis 1635 jusqu'à 1654.

Fort Pentagoet (Castine, Maine), 1632-1654.

Fort Saint-Jean (Saint-Jean, Nouveau-Brunswick), 1645-1654.

La Hève, 1632-1640.

Fort Latour, Nouvelle-Écosse, 1632-1633.

Fort Saint-Pierre, Nouvelle-Écosse, 1645-1655.
Nipigiquit (Bathurst, Nouveau-Brunswick),
1648-1655.

* * *

Les Capucins ne se laissèrent point absorber par leurs tâches multiples d'aumôniers des troupes et des pêcheurs, de curés des colons et de missionnaires des sauvages. Ils entrèrent volontiers dans les idées manifestées par la Cour de civiliser les sauvages et de les franciser par l'éducation. On peut même affirmer que leurs efforts dans ce sens furent couronnés d'un succès qui contraste avec les échecs subis ailleurs.

Ils établirent donc ce qu'on appelait alors un séminaire, où l'on recueillit des petits sauvages que l'on instruisait en compagnie des fils des colons.

Cette fondation inaugurée à la Hève (1633) fut transférée, en 1635, à Port-Royal. Les Pères y entretenaient une trentaine de Micmacs et d'Abénaquis, sans compter un certain nombre d'externes français et sauvages. Les Micmacs passaient pour plus dociles que les autres Indiens. C'était d'Aulnay qui faisait les frais de cette institution, comme en font foi les lettres patentes du roi de France, datées de février 1647: "Nous sommes informé, écrit le jeune Louis XIV, que le sieur d'Aulnay a érigé un séminaire dirigé par plusieurs Capucins pour l'instruction des enfants sauvages."

Parallèlement à ce collège pour petits garçons, on fonda un pensionnat à l'usage des jeunes sauvagesses.

Ce pensionnat fut confié à une personne de dis-

tinction, Madame de Brice, d'Auxerre, mère des Pères Léonard et Pascal, qu'elle avait suivis en Acadie. Madame de Brice se dévoua pendant douze ans à cette œuvre d'apostolat. Elle fut, d'ailleurs, mal récompensée de son dévouement puisque, en 1653, le brutal Leborgne détruisit sa maison, la tint elle-même en prison pendant plusieurs mois et, finalement, la ramena en France. Les Anglais, survenus inopinément l'année suivante, consommèrent la ruine définitive des deux institutions.

Le *séminaire* acadien peut donc à bon droit réclamer pour lui l'honneur d'avoir inauguré l'enseignement secondaire dans l'Amérique du Nord.

* * *

Hélas! toutes ces belles œuvres devaient être sans lendemain. La force des armes allait tout détruire. Une expédition, organisée par ordre du *protecteur* Cromwell, parut soudain devant Port-Royal qui, incapable d'offrir aucune résistance, fut forcé de capituler.

Dans la capitulation, on stipula que les colons français ne seraient point inquiétés et jouiraient de la pleine liberté de conscience. On ajouta que, si les missionnaires se décidaient à demeurer dans le pays, la même liberté leur serait accordée. Mais une clause insérée perfidement dans l'acte annulait cette concession. Il y était dit en effet: "Aussi longtemps que Son Altesse Olivier le jugerait convenable." La conséquence fut qu'on massacra le P. Léonard de Chartres, supérieur de la mission, et qu'on déporta en France, avec les garni-

sons françaises, les infortunés missionnaires (1654).

Un seul, le P. Joseph d'Angers, parvint à s'enfuir dans les bois où il trouva un inviolable asile au milieu de ses chers néophytes. Pendant treize ans l'héroïque missionnaire vécut de la vie sauvage dans l'attente de jours meilleurs. Il mourut saintement, le 17 mars 1667, entouré de ses fidèles Abénakis au moment précis où le traité de Bréda allait ramener sur nos rivages le drapeau fleurdelisé.

Ces treize années de proscription constituent ce que nous pourrions appeler un vide dans notre histoire. Il n'en reste aucun souvenir. Si les colons français ne furent pas inquiétés sur leurs terres, c'est que les faibles garnisons anglaises restaient enfermées dans leurs forts, vivant dans la crainte perpétuelle des Indiens. Mais les pauvres catholiques furent privés durant ces longues années de tout secours religieux.

Est-ce à dire qu'ils furent oubliés de leurs pères spirituels ? Nullement. Les Capucins, rentrés à Paris, usèrent d'influences à la Cour et n'eurent de repos que l'Acadie ne nous fût rendue. Dès 1655, ils gagnèrent leur point, du moins en principe, par le traité de Westminster ; mais l'intraitable Cromwell fit traîner les choses d'année en année jusqu'à la paix de Bréda, 1667.

Entre temps, deux d'entre eux, le P. Balthazar, de Paris, et un compagnon dont nous ignorons le nom, réussirent à traverser sous un déguisement les lignes anglaises et à rejoindre dans la forêt leurs sauvages chrétiens (1656). Ils moururent dans l'exercice de leur ministère sans qu'on ait pu jamais retrouver leurs traces.

* * *

Après la paix de Bréda les Capucins ne revinrent plus au pays. Espérons que des documents nouveaux, découverts dans les archives, nous révéleront un jour la cause de cet abandon forcé.

Depuis 1894, les Pères Capucins, jaloux de reprendre l'œuvre trop longtemps interrompue de leurs devanciers, ont accepté la charge de la mission sauvage de Sainte-Anne-de-Ristigouche, dans la Baie des Chaleurs.

L'un d'eux, le Père Pacifique de Valigny, qui s'est spécialisé dans l'étude de la langue des Micmacs et qu'on connaît sous le nom de *patriarche* de ce peuple, visite périodiquement, avec l'assentiment des évêques, les missions indiennes dispersées sur les côtes du Québec, du Nouveau-Brunswick, de la Nouvelle-Écosse et de Terre-Neuve.

II

Les Capucins de l'Acadie appartenaient, comme nous l'avons dit, à la province de Paris, laquelle comptait, en 1650, sept cent quarante-huit religieux, chiffre considérable même pour l'époque, et d'autant plus remarquable qu'un très grand nombre de ses sujets se distinguaient par leur naissance, leurs talents et leurs vertus.

Nous ne possédons point la série complète des missionnaires d'Acadie. Nous savons seulement que, en 1632, six d'entre eux débarquèrent à la Hève avec le commandeur de Razilly; qu'en 1643, leur nombre était de douze; et que, en 1652, on

comptait dans la colonie dix Pères et six Frères convers.

Voici, d'ailleurs, la liste de ceux dont les noms nous ont été conservés, accompagnée de quelques notes biographiques sur les plus marquants.

1° P. *Joseph d'Angers* (de 1638 à 1667). Le Père Joseph travailla longtemps en France à la conversion des protestants en compagnie du Père Joseph du Tremblay dont il était l'ami. Quand partit-il pour l'Acadie ? Tout ce que nous savons, c'est qu'il y fut envoyé par le Père Joseph; et, comme ce dernier mourut en 1638, son arrivée dut être antérieure à cette date. Le Père Joseph d'Angers a bien droit au titre de patriarche de la mission acadienne, car, après avoir été témoin de ses progrès et de sa ruine finale sous les coups des Anglais, seul il survécut au désastre, réfugié dans les bois au milieu des Indiens convertis par lui. Il mourut en 1667, l'année même où le traité de Bréda rendait l'Acadie à la France. Mais il n'eut pas la consolation suprême de revoir ses compatriotes et ses confrères.

2° Le P. *Arsène de Paris*. (1640 ?-1645 ?)

Ce grand religieux commença sa carrière de missionnaire au Maranhao (Brésil) (1612-1615). Nommé supérieur de la mission d'Acadie, il n'y demeura que cinq ans. Mort à Paris le 20 juin 1645.

3 à 6° Les Pères *Pascal de Nevers*, *Augustin de Paris*, *Vincent de Paris* et *Jean-Louis de Paris*, embarqués pour l'Acadie en 1641.

7° Le P. *Pacifique de Provins* (1641-1647), de la noble famille de Lescaille. Le plus illustre des missionnaires capucins français du XVII^e siècle. Entré dans l'Ordre en 1605, il ne tarda point à

devenir le bras droit du Père Joseph. Il fonda successivement les missions de Turquie, de Syrie, de Mésopotamie et de Perse. La Sacrée Congrégation de la Propagande, voulant honorer "ce vieux missionnaire d'Orient", comme elle l'appelle dans son bref, le nomma préfet apostolique d'Acadie.

En 1647, il fut envoyé, tout en conservant son titre de préfet d'Acadie, aux Antilles pour y travailler à la conversion des féroces Caraïbes. Après deux ans d'apostolat, il fut tué et mangé par ces barbares (7 décembre 1649).

On doit au P. Pacifique de nombreux écrits, notamment une *Relation du voyage en Perse*, une *Briève relation du voyage des Iles d'Amérique*, une *Relation succincte des Missions des Capucins dans toutes les parties du monde*, etc.

8° Le P. *Ignace de Paris* (1641-1652).

Le Père Ignace fut supérieur à Pentagoët en 1646 et 1647. En 1650, à Port-Royal, il prépara à la mort le gouverneur d'Aulnay. Entré en lutte contre Leborgne et ses agents qui avaient usurpé le gouvernement de l'Acadie, il passa en France (1652). On lui doit deux *Mémoires*: une *Lettre* datée du 6 août 1653, qui défend son ami d'Aulnay contre les calomnies de ses adversaires; et une *Brève relation des Missions d'Acadie*, écrite en 1656, à la demande du secrétaire de la Propagande. Cette relation constitue le plus précieux document sur la mission qui nous ait été conservé.

9° P. *Pascal de Troyes* (1643-1648).

Ce religieux rentré en France avec deux compagnons, fin 1648, se noya en rivière de Loire, près de Blois, le 5 janvier de l'année suivante.

10° P. *Côme de Nantes* (1643-1652).

Excellent missionnaire cruellement persécuté par les agents de Leborgne.

11° P. *Hippolyte de Brou* (1643), dont on ne connaît guère que le nom.

12 et 13° PP. *Léonard et Pascal de Brice d'Auxerre* (1643-49 et 52). Les deux fils de Madame de Brice, d'Auxerre, fondatrice du pensionnat de Port-Royal.

14° P. *Augustin de Pontoise* (1646-1655).

Ancien missionnaire de Syrie. Travailla en Acadie jusqu'en 1655, aux forts Saint-Pierre et de Canso.

15° P. *François de Cumières* (1646), dont on ne connaît que le nom.

16° P. *Archange de Luynes de Paris* (1646-1648).

De la maison des ducs de Luynes. Ancien missionnaire à Constantinople. Envoyé dans l'Acadie en qualité de visiteur, il y demeura deux ans. Fit naufrage, au retour, en rivière de Loire, et se noya avec deux compagnons.

17° P. *Balthazar de Paris* (1648-1656).

“Ce Père, affirme la Relation du P. Ignace, parle la langue des indigènes... et, avec l'aide de Dieu, il a converti plus d'Abénaquis que tous les autres missionnaires. Voyant l'Acadie entière à peu près occupée par les hérétiques, il est venu en France pour informer les Pères de la province de Paris de l'état de la mission à eux confiée par le Saint-Siège et les inviter à pourvoir à ses besoins en de si grands périls de ruine. Ce très vénérable Père, ce missionnaire vraiment digne de tous éloges, a exercé son ministère six années entières dans un lieu appelé Nipigiguoit (Bathurst)... et encore dans presque tous les territoires qui s'étendent de la Baie des

Chaleurs, dans un rayon d'au moins cent lieues. Il a traversé les terres et les forêts, les lacs et les fleuves, supportant des privations, des froids, des travaux et des maladies dont on ne peut se faire une idée."

Ce grand missionnaire, chassé par les Anglais, rentré à leur insu dans la colonie, périt, avec un compagnon inconnu, dans les profondeurs de la forêt vierge.

18° P. *Léon de Paris* (1648), dont on ne connaît que le nom.

19° P. *Léonard de Chartres* (1649-1655).

Prédicateur célèbre en France. Nommé supérieur à Port-Royal. Blessé par un sauvage pour avoir baptisé un enfant qui mourut peu après.

Le Père Léonard dut signer la capitulation de Port-Royal (16 août 1654), ce qui n'empêcha pas les puritains anglais de le massacrer (1654). Il fut le premier Capucin qui versa son sang pour la foi en Amérique du Nord.

20° P. *Gabriel de Joinville* (1648-1652)

Il savait parfaitement les langues sauvages; et le P. Ignace de Paris dit de lui dans son mémoire: "Je n'ai jamais vu un homme plus noble que ce Père."

21° P. *Yves de Paris* (jusqu'en 1654), dont nous reparlerons tout-à-l'heure.

22° P. *Bernardin de Crépy* (jusqu'en 1654).

23° P. *Cyprien de Paris*. Aucun renseignement.

FRÈRES CONVERS

1° *Frère Didace de Liesse* (1637-1652).

Excellent religieux qui fut employé au séminaire de Port-Royal.

2 et 3° *Frères Côme de Senlis et Joseph de Saint-Jean de Luz* (1643).

On ne connaît que leur nom.

4° *Frère Félix de Troyes* (1643-1652).

Loué par le P. Ignace dans sa relation.

5, 6, 7° *Frères Félix de Reims* (1643-1655), *Elzéar de Saint-Florentin* (1645-1655), *Georges d'Abbeville* (1648) noyé en Loire.

8, 9° *Frères Jean Desnouse de Troyes et François-Marie de Paris* (1653-1654).

Ont travaillé au séminaire de Port-Royal.

* * *

Le Père Yves de Paris (1590-1679).

M. l'abbé Brémond, dans sa monumentale *Histoire Littéraire du Sentiment religieux en France*,¹ vient de tirer d'un oubli immérité une des plus pures gloires de l'Ordre des Capucins, le P. Yves de Paris. Il le place au tout premier rang parmi les illustrations religieuses du XVIIe siècle, François de Sales, Bérulle, Olier, Vincent de Paul, Eudes et Bossuet. Il lui consacre enfin deux chapîtres de son premier volume intitulé *l'Humanisme dévot*.

"J'étais à Rome, dit-il (p. 424), où les vieux livres religieux se trouvent plus facilement qu'à Paris, et j'eus bientôt sous la main, non seulement la *Théologie naturelle*, œuvre maîtresse du P. Yves, mais dix autres volumes de lui. Quelle surprise, quel éblouissement, quelle joie parfaite! Auprès de ce beau génie lumineux, Richeome qui m'occu-

¹ *Histoire Littéraire du Sentiment religieux en France*, 1°. L'Humanisme dévot, par Henri Brémond, de l'Académie française.

pait alors, et Binet et les autres faisaient une figure si misérable que j'eus un moment la tentation de les délaisser..."

Le Père Yves naquit à Paris vers 1590, de bonne et très riche maison, comme le prouve son livre intitulé le *Gentilhomme chrétien*. "Avocat de grand avenir, il brilla dans sa jeunesse, dans le plus fameux Parlement du monde, et il s'y fit admirer lorsque les autres à peine savent-ils balbutier. Il n'y a fait que passer quelques années. Il s'est fait regretter pendant plusieurs autres". A trente ans, c'est-à-dire en 1620, il entra chez les Capucins.

Il commença d'abord par prêcher, préférant, comme tout bon franciscain, les humbles auditoires de campagnes à ceux des villes, mais excellent partout; puis il se mit à écrire; et ses ouvrages eurent une influence prodigieuse.

"Je le trouve, dit en terminant l'abbé Brémond, incomparable, et de tous nos humanistes il n'en est pas un seul que je lui préfère. C'est une de ces intelligences pures et rayonnantes qui ne semblent pas avoir péché en Adam. *Totus ipse lumen*."

Tel est ce Père Yves, que l'on s'étonne bien un peu de trouver perdu dans notre mission d'Acadie à l'âge de soixante-quatre ans. Le désir du martyre le poussa sans doute dans nos parages, où, d'ailleurs, il ne fit que passer. Les Anglais l'expulsèrent après un séjour très court, et il rentra dans Paris où il vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-huit ans.

Nos lecteurs, je l'espère, nous excuseront de nous être attardé à la mémoire de ce grand homme.

Fr. ALEXIS, cap.

LES PRÊTRES DU SÉMINAIRE DES MISSIONS ÉTRANGÈRES

PAR M. L'ABBÉ C. GAGNON

Notons d'abord, avec l'abbé Raymond Casgrain, que *"de toutes les œuvres, si remarquables, accomplies au Canada par les Sulpiciens et les prêtres des Missions Etrangères (de Québec), il n'en est aucune qui soit moins connue que leurs missions en Acadie. Elle fut cependant une des plus fructueuses accomplies par ces deux congrégations; et elle a eu une très large part dans la conservation du catholicisme parmi le peuple acadien."*¹

Les prêtres du Séminaire ont été les premiers à se rendre en Acadie, et ils y sont restés jusqu'après la Dispersion, comme aussi les Sulpiciens, avec qui ils rivalisaient de zèle et de dévouement. *"Les deux congrégations, dit l'abbé Casgrain, y ont toujours marché la main dans la main, unies de cœur et d'action, fraternisant ensemble comme si elles n'eussent formé qu'une même communauté."*²

A l'arrivée de Mgr de Laval au Canada, l'Acadie était au pouvoir des Anglais. Aussitôt qu'elle fut rendue à la France, Mgr de Laval s'occupa de pourvoir aux besoins religieux de ses habitants, tant Français que sauvages. En 1676, il y envoya l'abbé Petit, du Séminaire de Québec, avec le titre

¹ *Les Sulpiciens et les prêtres des Missions Etrangères en Acadie* (Québec, 1897), p. 18.

² *Ibid.*, p. 21.

de vicaire général et la charge de toutes les missions acadiennes. L'abbé Petit se fixa à Port-Royal, dont il fit la paroisse française et de là répandit partout les bienfaits de son ministère. Il se dépensa sans compter au service des âmes et fit preuve du zèle le plus pur et de la plus grande abnégation. Il faut lire, par exemple, l'admirable lettre qu'il écrivait, en 1685, à Mgr de Saint-Vallier, pour lui exposer l'état de sa paroisse et de ses missions et lui demander l'assistance d'un prêtre.³

En 1690, il est fait prisonnier par les Anglais, qui prennent Port-Royal, pillent le presbytère et l'école et peu après brûlent l'église.

Remis en liberté, en 1692, l'abbé Petit retourne à ses chers Acadiens, rebâtit l'église et le presbytère et poursuit son ministère avec le même zèle jusqu'en 1695 ou 96. "*Prêtre après avoir été soldat, écrit l'abbé Casgrain, il a porté aussi vaillamment la croix que l'épée, il a été, à double titre, ce brave soldat du Christ, bonus miles Christi, à qui a été réservée la couronne de justice qui ne se flétrit pas.*"

M. Petit était revenu finir ses jours au Séminaire de Québec. Il mourut en 1709, à l'âge de quatre-vingts ans. "*Il a servi cette Eglise, lit-on dans son acte de sépulture, avec beaucoup d'édification pendant près de quarante ans.*"

Le second prêtre du Séminaire qui passa en Acadie fut l'abbé Louis-Pierre Thury, ordonné prêtre à Québec en 1677 et chargé bientôt après du ministère d'une immense paroisse s'étendant de Saint-

³ Citée dans l'ouvrage de l'abbé Casgrain (p. 24), la lettre se trouve dans le premier volume des *Mandements des Evêques de Québec*, p. 219.

⁴ Conservé à la Cathédrale de Québec.

Michel de Bellechasse à la Rivière-du-Loup (en bas). En 1685, Mgr de Laval l'envoyait en Acadie pour fonder des missions chez les sauvages; mais il y rendit des services de toutes sortes aux Acadiens. Parlant du zèle de Mgr de Saint-Vallier pour les missions de l'Acadie, l'abbé Casgrain dit encore: "*Deux catégories de missionnaires évangélisaient alors (1687) cette partie lointaine du diocèse, les Récollets et les prêtres des Missions Etrangères de Québec... Les Missions Etrangères étaient représentées... par l'abbé Thury, dont la station principale était la baie de Miramichi, et par l'abbé Petit, fixé à Port-Royal, d'où il rayonnait dans les postes naissants du voisinage.*"⁵ Et plus loin: "*L'évêque Saint-Vallier se multipliait et se donnait des peines infinies pour répondre à tous les besoins, au Canada, à la Louisiane, et dans le golfe Saint-Laurent. De son côté le Séminaire de Québec faisait de grands sacrifices pour soutenir les prêtres qu'il y envoyait. A chacun il faisait une pension de trois cents livres, qui, avec ce que le missionnaire pouvait se procurer sur les lieux, l'aidait à trouver le nécessaire de la vie... Les prêtres des Missions Etrangères qui servaient en Acadie étaient le grand vicaire Thury, les abbés Gaulin, Rageot, Guay et Maudoux.*"⁶

Le temps nous manque pour suivre chacun de ces missionnaires dans leurs courses apostoliques. Disons seulement de l'abbé Thury que, pour "*récompenser ses longs et importants services*", Mgr de Saint-Vallier, en 1698, le nomma vicaire général de toute l'Acadie. Il mourut, en 1699, "*d'une maladie*

⁵ Op. cit., p. 49.

⁶ Ibid., pp. 212-213.

soudaine qui l'emporta en quelques jours'', dans la force de l'âge, car il n'avait que quarante-huit ans; sa vie fut courte, mais chargée de mérites.

L'abbé Antoine Gaulin fut envoyé pour le remplacer. Celui-ci était Canadien de naissance, étant né à l'Isle d'Orléans le 17 avril 1674. Doué d'une robuste santé et rempli d'un zèle ardent, il supporta des peines sans nombre, "*la pauvreté, le dénûment, parfois la noire misère*", comme dit l'abbé Casgrain,⁷ et des contradictions de toutes sortes. Il mourut en 1731. Il résidait à Pentagoët, chez les Abénaquis, mais de là visitait fréquemment les postes français. L'abbé Philippe Rageot, envoyé en 1701, partagea les fatigues du ministère de l'abbé Gaulin et comme lui se donna tout entier au service des âmes. Il mourut à Kamouraska, le 21 septembre 1711.

L'abbé Guay, venu de France en 1699, fut tout de suite envoyé en Acadie, avec résidence au bassin des Mines, chez les Acadiens. Il ne fut que trois ans à ce poste, et repassa en France en 1702.

L'abbé Abel Maudoux était curé aux Trois-Rivières lorsque, en 1694, la Providence le choisit pour missionnaire en Acadie. Il y succéda, dès 1695, à l'abbé Petit, comme curé de Port-Royal. Il y travailla avec zèle et désintéressement jusqu'en 1702, et mérita ce bel éloge du gouverneur de l'Acadie: "*Ce missionnaire, disait-il au ministre du Roi, en 1701, est d'une vertu exemplaire, qui lui attire la vénération et la confiance de tous ses paroissiens;*

⁷ Op. cit., p. 223. Lui-même écrivait un jour: "*Nous avons été réduits, M. Rageot et moi, quasi tout l'hiver, à ne vivre que de coquillages.*" (Ib., p. 232.)

il est du bien du pays qu'il lui convienne d'y rester."⁸ Il retourna en France en 1702, et la cure de Port-Royal fut ensuite confiée aux Pères Récollets.

A cette époque, les prêtres du Séminaire, comme aussi les Sulpiciens, "projetèrent la fondation d'un séminaire",⁹ à Port-Royal; ils durent abandonner leur dessein après la décision prise par le Roi de confier les paroisses de l'Acadie à des religieux Récollets. Les uns et les autres cependant continuèrent à fournir aux Acadiens et aux sauvages des missionnaires à l'âme apostolique, qui n'épargnèrent rien pour assurer le maintien et le développement de la foi en ces régions.

Ainsi jusqu'après les années terribles du Grand Dérangement, nous voyons des prêtres du Séminaire de Québec chez les Acadiens; M. l'abbé Maillard y demeura en effet jusqu'en 1762.

Puis, quand les malheureux exilés, revenus au pays tant aimé d'où on les avait brutalement arrachés, commencèrent à reformer leurs cadres catholiques et français au sein de la population anglaise et protestante des Provinces Maritimes, la sollicitude de ces deux institutions prit une nouvelle forme, adaptée aux circonstances; c'est dans les séminaires de Québec et de Montréal que sont venues s'instruire et se préparer au sacerdoce les générations de prêtres qui ont si admirablement organisé l'Église dans ces contrées. Et de nos jours encore, c'est à Québec ou à Montréal que l'élite acadienne vient chercher sa formation immédiate à la prêtrise et aux professions libérales. Ainsi se trouvent réalisés, bien que d'une manière qui

⁸ L'abbé Casgrain, *op. cit.*, p. 247.

⁹ Casgrain, pp. 432-433.

n'avait pu être prévue, les desseins formés il y a plus de deux siècles par les supérieurs des deux congrégations pour l'établissement de l'Église en Acadie.

Donnons en terminant un tableau sommaire et probablement incomplet des prêtres du Séminaire qui ont été missionnaires en Acadie.

D'abord chez les Acadiens eux-mêmes :

MM. Petit: 1676-1695;

Saint-Cosme: 1692-1697;

Guay: 1699-1702;

Léveyer: 1700-1703;

Maudoux: 1694-1702;

Saint-Rouey: 1732-1739;

Maufiles: 1732-1737;

Manach: 1750- ? ;

Leloutre: 1735-1755;

Maillard: 1735-1762.

D'autres furent missionnaires chez les sauvages, mais firent souvent du ministère chez les Acadiens, soit en remplaçant au besoin leurs confrères, soit en faisant leurs courses apostoliques. Ainsi, M. Thury (1687-1699), M. Deschambault (1697-1698), M. Gaulin (1698-1731), M. Rageot (1701- ?), M. Courtin (1725-1733).

Honneur à ces vaillants apôtres qui ont enraciné si fortement la foi au cœur du peuple acadien! Et honneur à ce peuple de miracle qui a si bien gardé sa foi et par elle a su vaincre les puissants de ce monde: *Haec est victoria quae vincit mundum, fides nostra.*¹⁰

C. GAGNON, ptre,
du Séminaire de Québec.

¹⁰ S. Jean, première épître, ch. 5, v. 2.

LES SULPICIENS

PAR M. OLIVIER MAURALT, P. S. S.

On l'a vu, les Capucins, les Récollets et les Jésuites pénétrèrent en Acadie avant les Sulpiciens, de même que, avant eux, ils arrivèrent aux bords du Saint-Laurent. Aussi bien les Sulpiciens étaient-ils venus au pays surtout pour l'œuvre de Montréal. Cependant les besoins du moment étaient si grands qu'ils furent vite amenés à sortir de leur île et à porter la foi au loin. En 1681, M. Tronson, leur supérieur, parlant de l'Ohio et du Mississipi, écrit ces mots: "Il faut... tâcher à se tenir tout prêt pour y aller aussitôt que Notre-Seigneur en donnerait les ouvertures..." Mgr de Saint-Vallier lui fit bientôt des *ouvertures*, mais ce fut pour l'Acadie. Et c'est ainsi que peu d'années après les Messieurs du Séminaire de Québec, les Sulpiciens arrivèrent à Port-Royal. Quelque temps plus tard, en 1693, on aurait désiré qu'ils se chargeassent seuls des missions acadiennes, mais le sage M. Tronson répond: "Nous y voyons ici trop d'obstacles pour le spirituel et pour le temporel." Ce que désirait surtout ce supérieur de séminaire, c'était de fonder précisément un séminaire¹ à Port-Royal, ou quelque part ailleurs en Acadie, afin de pourvoir ainsi aux cures de cette partie de la colonie. Ni lui, ni son successeur, M. Leschassier, n'y réussirent et le projet tomba quand les Récollets acceptèrent le soin de ces missions.

¹ Le mot séminaire a ici le sens de *Grand Séminaire*.

Malgré cette sorte de monopole, les Récollets ne restèrent jamais seuls à la tâche. On trouve toujours à leurs côté, travaillant avec eux, chez les sauvages Micmacs, Etchemins ou Abénaquis, et parmi les Français, jusque après la Dispersion, des Jésuites, des prêtres du Séminaire de Québec et des Sulpiciens. Ils se remplaçaient les uns les autres dans les cures sédentaires ou dans les missions proprement dites, selon les ordres venus de Québec, par l'entremise du grand-vicaire. Port-Royal, par exemple, eut pour curés, à diverses époques, des prêtres de ces diverses communautés.

L'année 1686 marque le début des missions sulpiciennes en Acadie. Mgr de Saint-Vallier était revenu de France, l'année précédente, accompagné de M. Trouvé, qui connaissait déjà le pays, de M. Geoffroy et de MM. Mossu et Bergier. Ces deux derniers moururent en mer.² Il nous reste donc à parler des autres et de M. Jean Beaudoin, qui arriva un peu après.

M. Louis Geoffroy, Parisien de naissance, demeura en Acadie de 1686 à 1691. Il se fixa à Port-Royal et y fournit un travail ardu. L'instruction des enfants attira surtout son attention. Malheureusement, il eut à lutter contre les officiers français de la garnison. S'il échappa à Phipps, en 1690, il souffrit beaucoup d'une razzia de pirates qui détruisirent Port-Royal. Rappelé au Canada, à la fin de 1691, il fut successivement curé de Laprairie, de Champlain, de Contrecoeur et de Sorel. Il put y mettre à contribution son talent d'architecte et

² En 1697, un autre missionnaire mourra en route pour l'Acadie; c'est M. Gilles-Marie de Cilz.

sa fortune personnelle. Il mourut grand-vicaire à Québec, en 1707.

M. Claude Trouvé, qui lui succéda à Port-Royal, est une grande figure de missionnaire. Né au diocèse de Tours en 1644, il passa au Canada en 1668. Il fonda d'abord la mission indienne de Kenté, au lac Ontario, et y demeura de 1668 à 1680. Retourné en France en 1682 il en revint, comme nous avons dit, en 1685. On le trouve à Beaubassin (Chignecou) de 1686 à 1690. C'est à lui que M. Tronson aurait voulu confier le séminaire d'Acadie. En attendant cette occasion qui ne vint pas, le missionnaire parcourt les établissements de la baie Française (Fundy): Cobequid, Petitcodiac, Chipoudy. Lui aussi victime de Phipps, emmené à Boston, échangé, il passa quatre ans à Québec, aumônier des religieuses, puis regagne ses missions. De 1694 à 1704, il est à Port-Royal et à Chédabouctou où il meurt.

Le troisième de ce premier groupe est M. Jean Beaudoin. Ce Nantais, né en 1662 et mort prématurément en 1698, avait un tempérament aventureux qui l'a fait mal juger par les historiens protestants, Parkman entre autres. Il ne vécut que dix ans en Acadie; tour à tour à Beaubassin avec M. Trouvé, et parcourant les établissements du nord, Les Mines, Cobequid, Petitcodiac, jusqu'à Canseau, il trouva le temps d'accompagner l'expédition militaire de Saint-Castin, au fort Wells en Nouvelle-Angleterre (1692), et celle d'Iberville à Terre-Neuve (1696).



Ici se place une interruption de dix-sept ans dans les missions sulpiciennes d'Acadie. De la mort de M. Trouvé, en 1704, jusqu'à l'arrivée de M. de Breslay à l'Ile Saint-Jean, en 1720, aucun des Messieurs du Séminaire n'apparaît en ces régions. On sait que, dans l'intervalle, le traité d'Utrecht, conclu en 1713, confirmait à l'Angleterre la possession de l'Acadie, de Terre-Neuve et de la Baie d'Hudson, ne laissant à la France que le Cap Breton et l'Ile Saint-Jean. C'est là que M. Marie-Anselme de Métivier et M. René-Charles de Breslay vinrent s'établir en 1720, toujours avec l'idée de fonder un séminaire. Il n'y avait alors que deux familles dans l'île; on comptait évidemment sur une immigration prochaine. M. de Métivier, déjà venu en Canada en 1716, y revint en août 1720 pour assister M. de Breslay. Tous deux quittèrent leur mission en 1723 et cédèrent la place aux Récollets. On perd alors de vue M. de Métivier, mais son compagnon continue son ministère en pays anglais, chez les Acadiens du continent.

René-Charles de Breslay avait plus de soixante ans en 1720. Venu du Mans au Canada en 1694, il fut d'abord attaché à la paroisse de Montréal. Puis de 1703 à 1720, il s'occupa des sauvages. Il se fixa avec les Nipissings à la baie d'Urfé, sur le lac Saint-Louis; il fonda ensuite pour eux la mission de l'île aux Tourtes, dans la baie de Vaudreuil, et fonda aussi le village de Sainte-Anne-de-Bellevue en 1714; on le retrace encore à la Pointe-Claire, de 1716 à 1720. L'intérêt de ses missions l'obligea

à faire trois voyages en France. La dernière fois qu'il en revint, ce fut pour commencer des paroisses à l'île Saint-Jean. Quand il la quitta, il se rendit à Beaubassin, et de là à Louisbourg et à Port-Royal. Insupportable au fatidique Armstrong, il vécut espionné et traqué pendant toute l'année 1726. Les calomnies ne cessèrent pas et firent si bien leur chemin que, en 1730, de Québec, Mgr Dosquet, trompé, le rappela. M. de Breslay retourna en France et y mourut en 1735.

Quelque temps avant que ce grand missionnaire ne quitte l'Acadie, M. Charles de la Goudalie y arrivait, pour remplacer le P. Félix, Récollet, à la cure de Saint-Charles des Mines. Il y passera plus de vingt ans, de 1729 à 1752. Charles de la Goudalie était venu de France en 1707. Jusqu'en 1728, il exerça son ministère à Laprairie, à Sorel, à la Pointe-aux-Trembles et à Sainte-Anne-de-Bellevue. Après un voyage en France, il se rendit à Grand'Prée, autrement dit Saint-Charles des Mines. Longtemps le premier dignitaire ecclésiastique de la contrée, d'une haute vertu et de beaucoup de raison, aimable et conciliant, il fut l'homme de la situation. Dieu sait ce qu'il rencontra de difficultés. Du gouvernement anglais comme de celui de Québec, lui venaient toutes sortes d'embarras, auxquels il faut ajouter le manque de prêtres : ils étaient *trois* pour quatre à cinq mille âmes disséminées du nord au sud. En 1752, il quitta le Canada et s'éteignit, la même année, à Nantes.

Tout près de lui, à la Rivière aux Canards, était venu se fixer, en 1740, un de ses confrères, M. Jean-Pierre de Miniac. Natif de Rennes, il était arrivé à Montréal en 1722. On le voit d'abord à Saint-

Laurent, de 1722 à 1725, puis à Québec, chanoine du chapitre. C'est d'ici qu'il se rendit en Acadie. On sait qu'il quitta sa mission en 1749, mais on ignore la date de sa mort.

* * *

Nous devons maintenant parler de deux hommes dont l'abbé H.-Raymond Casgrain a pu écrire qu'ils "ont été les derniers consolateurs du peuple au moment suprême": MM. de Chauvreulx et Desenclaves.

Claude-Jean-Baptiste de Chauvreulx, du diocèse d'Orléans, arriva sous-diacre au Canada, en 1728, et fut, bientôt après son ordination, envoyé en Acadie. En 1732, il est curé de ce *Pigiquit*, dont il ne reste aucun vestige dans le *Windsor* actuel. En 1749, il rejoint M. de la Goudalie à Grand'Prée. L'année du Grand Dérangement, il est fait prisonnier et va mourir en France.

Il était réservé à M. Jean-Baptiste Desenclaves d'être le dernier missionnaire sulpicien sur la terre acadienne. Ce Limousin, né en 1702 et arrivé à Montréal en 1728, exerça son zèle d'abord à Sainte-Anne-de-Bellevue, à Repentigny, à la Longue-Pointe et au Sault-au-Récollet. En 1737, il s'en va en Acadie: il est à Beaubassin pour commencer, puis à Port-Royal, en 1742. Lors de la Dispersion, il se retire à Pobomcoup (Pubnico), chez les d'Entremont. On va l'y déloger, on l'emmène prisonnier dans le Massachusetts. Il dut y demeurer jusqu'en 1759. Il réussit alors à retourner en France, où il mourut en 1761.

Cette revue des activités sulpiciennes parmi les

Acadiens suffit à nous convaincre que ceux-ci, selon le mot de l'abbé Casgrain, "doivent une éternelle reconnaissance à Mgr de Saint-Vallier et à M. Tronson". Tous les hommes que le supérieur de Paris confia à son ami, l'évêque de Québec, avaient une grande valeur morale et intellectuelle; quelques-uns étaient tout à fait remarquables. Ils ont préparé par leurs enseignements et leurs exemples la survivance acadienne. C'est un magnifique titre de gloire.

Après le Grand Dérangement, et après la Conquête, il ne fut guère question de missions acadiennes. Mais beaucoup plus tard, quand les exilés, de retour au pays des ancêtres, commencèrent à se sentir plus forts, Saint-Sulpice ne se désintéressa pas de ce réveil d'une nation. Ce fut sur les instances de M. Rouxel, professeur de philosophie au Collège de Montréal, que le R. P. LeDoré, supérieur des Eudistes, se décida à établir ses religieux en Nouvelle-Ecosse. Ils y ont fondé le collège de la Pointe-de-l'Église et le séminaire de Halifax.

D'ailleurs, ainsi que le rappelait M. Cyrille Gagnon, le petit et le grand séminaire de Montréal n'ont pas cessé de recevoir des élèves de l'Acadie et de leur donner une formation solide qui leur permette de continuer les traditions de leur noble peuple.

Olivier MAURALT, p.s.s.

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
LES JÉSUITES, par le R. P. Edouard Lecompte, S. J	5
LES RÉCOLLETS, par le R. P. Hugolin, o. f. m.	12
LES CAPUCINS, par le R. P. Alexis, cap.	19
LES PRÊTRES DU SÉMINAIRE DES MISSIONS ÉTRANGÈRES, par M. l'abbé Cyrille Gagnon	33
LES SULPICIENS, par M. Olivier Maurault, p.s.s.	39

FINI D'IMPRIMER
LE 25 FÉVRIER 1925
PAR ET POUR
LE DEVOIR
MONTREAL



BV 2815 .A3 A3

010101 000

L'Acadie, ses missionnaires: J



0 1163 0181218 0
TRENT UNIVERSITY

BV2815 .A3A3
L'Acadie ses missionnaires.

255125

ISSUED TO

255125

